**LE CORPS DANS L’EUCHARISTIE**

 I La liturgie lieu du corps

La liturgie est le lieu où Dieu vient se donner à l’homme, faire vivre les hommes de sa vie divine, par le Christ, dans l’Esprit. La liturgie est le théâtre d’un véritable échange entre l’homme et Dieu. Dans la liturgie, c’est toujours Dieu qui a l’initiative. Dieu rassemble, convoque son peuple, Dieu parle, Dieu se donne à son peuple par le mystère pascal de son Fils, dans l’Esprit Saint, Dieu envoie son peuple en mission…. Et en réponse, le peuple se déplace, se rassemble, écoute la Parole, rend grâce, intercède, glorifie, accueille le don de Dieu, le reçoit en nourriture, il «participe activement». Il ne pourrait donc pas y avoir de relation entre Dieu et son peuple, entre Dieu et chacun de nous, donc pas de liturgie, sans la médiation de notre corps tout entier. La liturgie n’est pas une activité intellectuelle, elle utilise le langage symbolique et vient solliciter tout notre être : corps, âme, esprit. C’est tout notre être, dans toutes ses dimensions qui est appelé à rencontrer le Christ. La célébration des sacrements vient toucher le corps, parce que les sacrements tirent leur origine des gestes du Christ, gestes qui jalonnent sa mission parmi les hommes, et dont le mystère pascal dévoile l’impérissable portée : Jésus a nourri les foules affamées, il a changé l’eau en vin pour la fête, il a touché pour guérir, il a relevé, il a pardonné, délivré des esprits mauvais …

Dans la liturgie, ces gestes sont refaits par du ministre ordonné, en «mémorial» du mystère pascal, non pas pour se souvenir, mais pour rendre présent aujourd’hui ce que le Christ a accompli. Dans la célébration des sacrements, c’est toujours un ministre ordonné qui agit «in persona Christi», qui pose un geste qui vient toucher le corps, accompagné d’une parole et d’un élément naturel. Les paroles réalisent ce qu’elles signifient. A cette action de Dieu, cette proposition de Dieu, l’homme n’est pas passif, mais va «participer activement». Le Concile Vatican II a retrouvé cette notion de participation active et la dote d’adjectif tels que pleine, consciente, active, fructueuse et sollicite notre adhésion profonde au don que Jésus nous fait. Cette participation active est sollicité par nos cinq sens : tout ce qui se donne à voir, à entendre, à sentir, à goûter, à toucher dans la liturgie. Notre corps tout entier fait une expérience, et on sait aujourd’hui comment de belles liturgies peuvent venir «toucher» des personnes éloignées de l’Église. La liturgie nous fait à notre tour prendre position, nous ne sommes pas passifs, et l’Église «codifie» notre réponse dans la liturgie. La liturgie nous est donnée par l’Église, et nous devons lui faire confiance pour qu’elle nous fasse, petit à petit, entrer dans le mystère. Ce n’est pas ce que je veux, quand je le veux, mais une obéissance à des lois, à des rites. C’est un peuple qui prend position, et nous allons voir que c’est une assemblée toute entière qui participe ensemble. Les actions liturgiques ne sont pas des actions privées, mais des célébrations de l’Église toute entière.

 II Les différentes fonctions du corps

Le corps est le lieu de la ***communication***. Nous ne pouvons pas entrer en relation en-dehors de notre corps : voix, visage, salutations, et surtout parole. Dans la bible : « le Verbe s’est fait chair », il y a une parole, il y a un être de chair qui la prononce. Il est beaucoup plus difficile d’imaginer une parole non incarnée qu’une parole incarnée. Quand j’entends une voix, je me dis « c’est un homme, c’est une femme, c’est un enfant ». La voix me dit si celui ou celle qui parle est joyeux, ou triste, ou en colère, ou indifférent… Il y a des voix envoûtantes, des voix chantantes, des voix mélancoliques, etc. Lieu de la communication, le corps est aussi le lieu de *l’expression*. Je me dis à travers mon corps, dans des attitudes corporelles.

Le corps est le lieu de la ***mémoire***, et, partant, de l’***histoire***. Mon corps est jeune, ou mûr, ou vieux, en pleine force ou exténué, bien portant ou malade. Il porte les stigmates de mes blessures physiques, et aussi psychiques. Il est le lieu du plaisir, et aussi de la souffrance et de l’agonie. Tout ce que je vis, d’une manière ou d’une autre, s’imprime en mon corps et le marque pour toujours. La foi en la résurrection de la chair est la prise au sérieux de cette vérité anthropologique. Si ma personne est promise à l’éternité, cela ne peut être que si mon histoire entre dans l’éternité, et mon histoire, c’est mon corps. Ce qui est difficile, ce n’est pas d’imaginer une autre vie avec la dimension corporelle. Ce qui est difficile, c’est d’éviter d’en faire une simple projection dans l’au-delà de ce que nous expérimentons ici-bas.

Le corps est le lieu du ***signe***et du ***symbole***. Le mot « symbole » évoque à la fois une signification qui va au-delà de la matérialité du signe, et qui peut avoir plusieurs sens. Quand il n’y a plus de différence entre le signe et ce qu’il signifie, on est dans une mentalité magique. Celui qui reçoit le signe n’a plus rien à faire, et à vrai dire il n’y a même plus de récepteur du signe. On peut donc dire qu’il y a signe quand, par cela qui est vu, quelque chose d’autre est indiqué. Par exemple, le signe de l’eau va indiquer la purification. Lorsque le signe est un vrai signe, je n’ai pas besoin de longues explications pour le comprendre. On n’a pas besoin de m’expliquer que le cierge éclaire et réchauffe, qu’il représente la prière qui monte vers Dieu comme la flamme. Au contraire, le discours explicatif tue le signe. Le signe, en effet, fait appel à l’*intuition*. Le symbole est *polysémique ( plusieurs sens )*. La différence entre le langage des ordinateurs et le langage poétique vient de là. Dans une poésie, les mots sont d’une richesse de significations presque illimitée : c’est pourquoi un amoureux écrira plutôt un poème qu’une équation pour exprimer son sentiment. Certes, on ne peut pas en permanence utiliser un langage symbolique ou poétique. Dans l’ordre du « faire », on va tendre à simplifier le langage pour le rendre plus rapide ou plus efficace. Mais quand on voudra traduire une expérience humaine très riche, comme l’expérience amoureuse, on utilisera plutôt le symbole.

Le corps est le lieu de la ***ritualisation***. Observons le comportement d’un enfant au moment d’aller se coucher. Il va dire bonsoir en donnant un baiser à tout le monde. Il va ensuite vouloir qu’on vienne lui lire une histoire. Si les parents lui ont appris à prier, il sera très important pour lui qu’il y ait des *repères* précis : le coin prière, la bougie qu’on allume (et qu’on souffle après !), la présence de ses parents, frères et sœurs, de préférence toujours à la même place, le fait de commencer et de finir de la même manière, etc. Dans ce besoin de repères, il y a certainement une recherche de sécurité. Mais il y a aussi le processus de *ritualisation* qui permet d’identifier chaque élément comme *non banal*, expressif d’autre chose : le coin prière n’est pas un coin comme les autres, les gestes et les paroles non plus, la bougie n’est ni la lampe de chevet ni une bougie d’anniversaire (autre forme de ritualisation), etc. Du coup, derrière le besoin de sécurité, il y a le fait d’*exorciser la violence*. Le fait de tendre la main à quelqu’un pour le saluer a peut-être pour origine le besoin de vérifier qu’il n’a pas d’arme dans sa main. Mais du même coup, les gestes de politesse ont pour fonction de *réguler les rapports humains*. De même, dans la liturgie, la ritualisation est une éducation au respect. Respect des choses : je porte en procession, je vénère l’autel et le livre, j’embrasse le frère. Je mets en œuvre et j’apprends une manière nouvelle de me rapporter aux choses et aux êtres, qui leur donne leur densité.

Le corps est le lieu du ***cérémonial***. Quelle différence y a-t-il entre le rite et le cérémonial ? Le cérémonial est une *succession ordonnée* de gestes rituels : la signification n’est pas donnée dans un geste pris isolément, mais dans l’ensemble qu’ils constituent. Le cérémonial liturgique, comme le cérémonial amoureux, n’aura donc son sens que s’il est sous-tendu par la foi et l’amour. Il ne suffit pas que la liturgie exprime des choses vraies, dogmatiques, traduisant la foi ; il faut que mon amour me porte vers ces vérités, que j’en vive et que j’en fasse vivre les autres ; et il faut aussi que la manière de les exprimer soit belle, qu’il y ait un accord entre l’intelligence, le cœur et la sensibilité.

 III Les cinq sens du corps

Pour entrer de tout notre être en liturgie, nos cinq sens sont mobilisés : la vue, l'ouïe, le toucher, le goût et l'odorat.

**La vue** : elle permet de nous situer, de faire entrer en nos cœurs, dans nos souvenirs des messages essentiels de la liturgie, dans une pédagogie de répétition ce sens permet de nous situer et de fixer le décor : autel, présidence, ambon et assemblée. Elle permet aussi de lire la Parole de Dieu, et d’entrer donc en "contact" avec la Parole de Dieu. Elle permet enfin de "voir" les autres qui nous entourent et par grâce de les voir vraiment comme des frères et des sœurs.

**L’ouïe** : c’est un sens très sollicité dans les liturgies. C’est la  demande première que fait Dieu dans la Bible un appel à écouter : "Écoute Israël", Deutéronome 6,4 …Si quelqu’un entend ma voix et ouvre la porte, j’entrerai chez lui Apocalypse 3, 20. Il s’agit d’entendre et d’être entendu… il s’agit aussi de faire entendre. En effet, les lectures qui sont faites par des lecteurs ne sont pas les messages de ceux qui les mettent en œuvre… il y a une mission un ministère pour qu’un véritable service de toute l’assemblée s’exerce ici. Proclamer la Parole s’apprend.

**Le toucher** : l’usage de ce sens est assez sobre. Pourtant il est essentiel pour mettre en valeur le corps si important dans la théologie chrétienne. Dans les mains, les enfants pour le baptême sont portés, on fait les onctions d’huiles aux malades et aux catéchumènes, on marque du saint Chrême les fronts, des confirmands et des baptisés, les mains des prêtres et la tête des évêques. On en applique aussi sur les cloches, les autels ou 12 points des églises.  Dans les mains on porte aussi les offrandes du pain et du vin au moment de la présentation des dons pendant la messe. Enfin dans le geste du baiser de paix, signe des chrétiens, le sens du toucher est également sollicité. De même que lors de la vénération de l’autel ou de l’Evangéliaire par le ministère ordonné.

**Le goût** : Ce sens est très peu en éveil dans la liturgie, hormis lorsque l’on communie au précieux Sang et au corps du Christ. La qualité d’une hostie fera qu’on l’oublie, comme le choix du vin ; pour ne se concentrer que sur ce que nous venons de recevoir, le Corps et le Sang du Christ…. Ce sens est portant associé à la vie spirituelle du croyant. Il est associé dans son sens symbolique et les expressions ne sont pas rares où l’on parle de goût de la Parole, de goût de la prière, de goût de la vie spirituelle…

**L’odorat** : en fonction grâce à la bonne odeur de l’encens et du parfum des huiles saintes. Anthropologiquement par le sens de l’odorat on perçoit comme réel ce qui demeure pourtant invisible. Une bonne odeur laisse également une empreinte, ainsi est-il remarquable de passer une ou deux heures après une célébration dans une Église et pouvoir simplement par l’odeur respiré se dire : ici le Seigneur a été loué, des hommes et des femmes ont prié. Cela peut être un véritable soutien pour la vie spirituelle.

Le corps un élément essentiel. Certains se méfient du corps dans la prière, un corps qu’il faudrait dompter ou maîtriser et peut être malmené … Le corps est un don de Dieu qui est à respecter et qui peut devenir un véritable support de la louange. Une route, un accès un chemin vers Dieu. La manière dont sont sollicités les cinq sens en liturgie nous le signifie magnifiquement. Respectons le corps et prions de tout notre corps.

 IV Signes et attitudes corporelles

Le **signe de la croix** est typiquement un symbole, dont on aurait tort de restreindre la signification à la tradition chrétienne. C’est le geste fondateur de l’existence chrétienne. Jésus a mis son corps sur la croix – je mets la croix sur mon corps : je « me signe » parce que j’ai été marqué de ce signe. Signe d’appartenance au Christ, et de mise de toute ma vie (par mon corps !) sous la seigneurie du Christ. C’est le signe qui accompagne toute la vie, de la naissance (baptême) à la mort (bénédiction du corps du défunt). On ne devrait pas supporter de le faire à la va vite, distraitement… Le « z qui veut dire Zorro » sur un cercueil n’est pas admissible. C’est en même temps une *profession de foi*. On voit à quel point le geste est inséparable des paroles. Cette profession de foi est l’énonciation du Nom (au singulier) divin, c’est une *profession d’espérance*, d’est une *profession d’amour*.

L’**agenouillement** correspond-il à une forme de dévotion typique du 19e siècle ? Pour se persuader du contraire, il suffit de se souvenir que le Nouveau Testament emploie 59 fois le verbe *proskynein* (se mettre à genoux et s’incliner ensuite jusqu’à terre). L’agenouillement est donc une attitude d’humilité et d’adoration devant la puissance de Dieu. Pour les Juifs, les genoux signifiaient la force : fléchir les genoux, c’est donc reconnaître que toute force vient de Dieu. Mais chez le chrétien, il est aussi une attitude d’adoration devant son *abaissement* – celle des bergers et des mages devant le Tout-Petit de la crèche. L’agenouillement est souvent l’acte de « se jeter aux pieds. L’agenouillement est aussi une attitude de *Jésus lui-même*. Il s’agenouille aux pieds de ses disciples pour leur laver les pieds. Il s’agenouille, et même se prosterne dans sa prière à Gethsémani. En fléchissant les genoux, ne faites pas un geste précipité, machinal. Donnez une âme à ce geste qui traduit votre profond respect de la majesté divine : avec votre corps, inclinez aussi votre âme. Que vous veniez à l’église ou en sortiez, ployez le genou devant l’autel, lentement, profondément ; agenouillez aussi votre cœur.

**Prier debout** est fréquent dans l’Ancien Testament : ainsi Anne priant Dieu d’avoir un enfant. Mais dans la parabole du Pharisien et du Publicain, la prière debout est celle du Pharisien, tandis que le Publicain n’ose même pas lever les yeux, ce qui veut dire qu’il est prosterné. Cependant, l’attitude debout est celle de la résurrection (« ressusciter » veut dire « se tenir de nouveau debout sur ses pieds ») et donc celle du Temps pascal : le 20e canon du Concile de Nicée demande de ne pas s’agenouiller pendant le temps pascal, mais de rester debout. Par notre attitude corporelle, nous nous associons au triomphe du Christ sur la mort. Dans l’attitude debout, il y a aussi l’idée de se tenir prêt pour répondre et pour *marcher à la suite*. Le disciple est assis quand il écoute les enseignements du maître, puis il se met debout pour le suivre. C’est pourquoi on écoute l’Évangile debout. C’est aussi une attitude qui annonce la fin des temps : Veillez et priez en tout temps, afin d’avoir la force d’échapper à tout ce qui doit arriver, et de vous tenir debout devant le Fils de l’homme.

On reste **assis** à la messe pendant les lectures, comme les disciples qui écoutent Jésus. Mais pendant l’entrée du livre et l’offertoire, on devrait pouvoir se déplacer, comme c’est encore le cas en Orient. L’introduction des sièges a tué la mobilité de l’assemblée, avec le risque de transformer la liturgie en spectacle. « Une assemblée assise est presque toujours nécessairement une assemblée passive » (Bouyer). Dans les liturgies des premières Églises syriennes, l’assemblée était assise pour écouter les lectures, mais se déplaçait ensuite vers l’Orient pour la présentation des dons, la prière eucharistique et la communion. Les chrétiens d’Occident eux aussi ont gardé jusqu’au 17e siècle l’usage de rester debout la plupart du temps, s’agenouillant à même le sol, et n’apportant de sièges que pour les prêtres, les infirmes et les personnes âgées.

Les **déplacements** sont de grande importance. Symboliquement, ils expriment que la rencontre de Dieu ne peut nous laisser en place. Le chrétien est un marcheur. La liturgie lui rappelle cette vocation en faisant marcher rituellement dans les processions. **La procession d’entrée**
Elle se fait par l’entrée de l’église. En tête, et si c’est possible, le thuriféraire, puis la croix, deux cierges, l’évangéliaire (ou un beau lectionnaire), adultes et enfants selon le type de célébration, les diacres, les prêtres, l’évêque. L’évangéliaire peut être posé sur l’autel, au début de la célébration, jusqu’à l’Alléluia. Cette procession manifeste la démarche de toute l’assemblée vers l’autel à la suite et à la rencontre du Seigneur. **Le déplacement pour la proclamation de l’Évangile** Ce déplacement nous prépare à accueillir la Parole de Jésus qui lui-même annonçait la Bonne Nouvelle en marchant sur les routes de Palestine, et célèbre le livre de la Parole de Dieu. Le chant de l’Alléluia accompagne la procession de l’évangéliaire. **La procession des offrandes**
Elle symbolise le don de toute notre vie et de la vie du monde apportée à l’autel. Cette procession doit pouvoir s’avancer dès la fin du rite qui la précède. Autrement dit, les personnes concernées doivent se regrouper dès la prière universelle au lieu de départ de la procession.
C’est le diacre, ou un prêtre ou le président de la célébration qui pose pain et vin sur l’autel.
Si d’autres objets sont portés lors de cette procession, ils seront déposés à l’endroit prévu, mais jamais sur l’autel. **La procession de communion** est la réponse libre de chacun à l’appel du Seigneur : « *Prenez et mangez… prenez et buvez…* » Elle se forme de préférence dès la communion du prêtre et en partant du fond de l’église. Certains, arrivés devant le prêtre, aiment avoir un geste de respect : inclinaison légère du corps ou génuflexion. Ces gestes sont libres et facultatifs. On reçoit le Christ qui se donne : soit on ouvre la bouche, soit on tend la main ouverte pour que le prêtre y dépose le corps du Christ. Si on ne communie pas au calice, on se met sur le côté pour communier respectueusement. Si on communie au calice, on s’avance vers celui qui a le calice, on trempe l’hostie et on communie sur place, légèrement décalé, avant de repartir rejoindre sa place. Le geste accompli pour laisser la place à celui qui vient derrière soi indique le souci que nous avons ou non des autres. Adultes et enfants qui ne veulent ou ne peuvent communier (divorcés remariés, responsables d’avortement…) peuvent s’avancer vers le prêtre, les mains posées sur les épaules et recevoir la bénédiction du prêtre. Ils manifestent ainsi leur foi et leur désir de retrouver la communion entière de l’Église. Tous comprennent qu’ils ne sont pas mis de côté quand ils ne peuvent encore communier. Le dialogue des enfants avec leurs parents les aide à vivre mieux la messe et les prépare à recevoir plus tôt le Corps du Christ. **La procession de sortie**, probablement la plus mal connue et célébrée ! Normalement, tout le monde attend que le Christ, notre berger, sorte le premier pour nous conduire en mission au-delà de l’église, au-delà de l’Église visible. Tout le monde devrait donc attendre la sortie du prêtre qui a présidé l’eucharistie au nom du Christ et sortir derrière lui. Le symbole est encore plus riche si on a utilisé la croix pour la procession d’entrée et qu’elle sert à nouveau en tête de la procession de sortie. **Quelques points d’attention** Dans une procession, n’ayons pas peur de donner de l’ampleur à ce déplacement : qu’il y ait du monde… que l’on marche lentement… que l’on ne soit pas « collé »… Dans une procession, n’ayons pas peur de montrer ce qui est porté : levons nos bras pour montrer et mettre ainsi en valeur ce qui est apporté… Dans une procession, soyons heureux de ce que nous vivons : une procession n’est ni un défilé militaire ni une cavalcade… ; elle est l’expression d’un peuple heureux de faire route ensemble !

Autres exemples : Allumer et tenir un cierge : le cierge pascal symbolise le Christ ressuscité, lumière du monde. Asperger : asperger avec l’eau bénite rappelle l’eau du baptême ; l’eau qui purifie et qui donne la vie. Imposer les mains pour transmettre la bénédiction de Dieu. Tendre les deux mains pour le geste de paix. Lever les mains pour acclamer, dire sa joie, se tenir en prière devant Dieu. Porter les offrandes à l’autel. Proclamer un texte. Chanter, jouer d’un instrument de musique. Encenser, sourire …